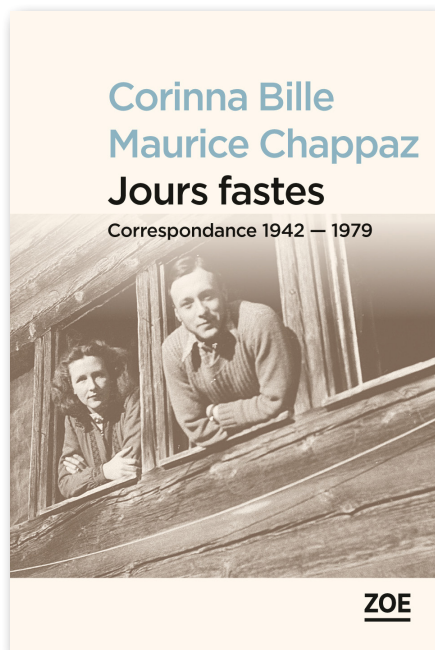


Communiqué de presse



Corinna Bille, Maurice Chappaz

Jours fastes

Correspondance 1942-1979

Édition établie et annotée par Pierre-François Mettan, avec la collaboration de Céline Cerny, Fabrice Filliez, Marie-Laure König, sous la direction de Jérôme Meizoz.

Parution le 31 mars 2016

isbn France : 978-2-88927-329-4

1216 pages

Prix public TTC : € 39.-

Diffusion Harmonia Mundi

Contact : Amaury Nauroy

06 08 73 86 53 / amaury.nauroy@gmail.com

Cette magnifique correspondance se noue autour d'un drame. Le 16 janvier 1942, alors qu'elle est enceinte de Georges Borgeaud, Corinna Bille avorte. Neuf jours plus tard, par un besoin fou de consolation, elle rencontre et se jette dans les bras du poète valaisan Maurice Chappaz, de quatre ans plus jeune qu'elle. Corinna Bille dira qu'elle s'était déjà sentie amoureuse de lui lorsque son ami Borgeaud lui en avait montré une photographie. Par ailleurs, à cette époque, elle est encore liée par un mariage blanc qu'elle a contracté en 1934. Bref. De la foudre des premières heures de passion jusqu'à la mort brutale de Corinna, en 1979, les amants cesseront d'autant moins de s'écrire qu'ils vivront très souvent séparés.

Leur mode de vie indépendant surprend dans un canton du Valais ultra-conservateur. D'une part, Maurice Chappaz veut tout : la paternité et le célibat, la gloire de poète et l'argent de son oncle, la proximité du peuple et une vie de paysan aristocrate. Il pose d'emblée sa liberté comme inconditionnelle, et distingue le sentiment exclusif qu'il éprouve pour Corinna de ses désirs passagers pour d'autres femmes, ses « faiblesses ». D'autre part, Corinna Bille est d'un caractère bien trempé. Mais elle est prête à accepter la cruauté, ou plutôt l'égoïsme tendre de Chappaz, tant qu'il l'aime et lui reconnaît le droit à une souveraine solitude pour écrire, une « chambre à elle ». Au fond, les deux s'accordent sur l'essentiel : à la fois la centralité de la littérature dans leur existence, et la conduite d'une vie totalement libre, une vie d'écrivain ou de tzigane : ils se lisent mutuellement, s'encouragent, s'estiment, s'expliquent les enjeux de leurs œuvres en cours ; partagent, en politique, les mêmes idées socialistes et écologiques. Là où Chappaz égrène dans ses messages de nombreuses fulgurances poétiques, Corinna Bille laisse libre cours à un rare don de description et du merveilleux en prose.

ZOE

1

Quelles que fussent les difficultés du couple (dues surtout à la « folie ambulatoire » de Chappaz, à ses errances en haute montagne, à ses disparitions soudaines !) leur amour ne cède pas. Au contraire, il se renouvelle lettre après lettre et jusqu'aux dernières années, où Corinna Bille découvre l'Afrique francophone avec grand enthousiasme et Chappaz, à l'égal d'un Nicolas Bouvier, pérégrine au Moyen-Orient. Une chose est certaine : on aimerait bien avoir quelques heures aussi denses dans sa vie sentimentale ! En refermant cette correspondance où tout passe de la vie, j'ai repensé à une phrase de Rilke : « Le partage total entre deux êtres est impossible et chaque fois que l'on pourrait croire qu'un tel partage a été réalisé, il s'agit d'un accord qui frustre l'un des partenaires, ou même tous les deux, de la possibilité de se développer pleinement. Mais lorsqu'on a pris conscience de la distance infinie qu'il y aura toujours entre deux êtres humains quels qu'ils soient, une merveilleuse vie "côte à côte" devient possible : il faudra que les deux partenaires deviennent capables d'aimer cette distance qui les sépare et grâce à laquelle chacun des deux aperçoit l'autre entier découpé sur le ciel... »

Corinna Bille (1912-1979), romancière et auteur de nouvelles proches du fantastique, excelle dans les fictions courtes. Elle a reçu en 1975 le Goncourt de la nouvelle pour *La Demoiselle sauvage*. Dans un monde cartésien, informatisé, son œuvre propose un retour aux sources et une quête de l'unité primordiale. Titres publiés chez Zoé : *Emerentia*, Minizoé, 1994 ; *Rose-de-nuit ou le sursis*, Minizoé, 2009.



Maurice Chappaz (1916-2009). Poète lyrique (*Verdures de la nuit*), prosateur, pamphlétaire adulé des étudiants romands – *Les Maquereaux des cimes blanches* est depuis 1976 un livre emblématique –, il est considéré, par son précoce combat contre la dégradation de la terre et en particulier de la montagne, comme un écrivain prophétique. Philippe Jaccottet a écrit de lui : « À l'image d'un Rimbaud, il avait l'élan d'un adolescent-poète qui a su maintenir la grâce une fois la jeunesse finie. J'étais émerveillé par sa vivacité d'esprit ». Titres publiés chez Zoé : *Testament du Haut Rhône*, suivi de *Les Maquereaux des cimes blanches*, avril 2016 ; *La Tentation de l'Orient*, correspondance avec Jean-Marc Lovay, 1993 ; *Grand Saint-Bernard*, Minizoé, 1995 ; *Chant des cépages romands*, Minizoé, 2009.



« Avec toi, je n'ai rien besoin d'ajouter, tu es si grandement merveilleux qu'il me faudra des éternités avant de faire le tour de ce pays que tu es. C'est aussi mon pays, n'est-ce pas? »

Choix de lettres

Corinna Bille à Maurice Chappaz
Le Châble, le 27 mars 1947

[...] Cette semaine est la semaine anniversaire du commencement de notre histoire. Lundi, j'avais reçu ton petit mot mystérieux, remis par une petite fille, j'étais allée à la grotte. Jeudi, j'étais allée à Lausanne parler à la radio et samedi c'était le rendez-vous sous l'obélisque de Finges. Je crois que j'avais pas fermé l'oeil de toute la semaine. Ensuite, dimanche le voyage à Bex, la montagne de sel, puis la montée à Bagnes, nous deux à pied pendant que les merles (tu disais les grives) chantaient dans tous les buissons, c'était à la nuit tombante. Et Houriet et Chevalley nous rattrapant à bicyclette et René-Albert disant : « Quelle religiosité en vous quand vous êtes ensemble ».

Corinna Bille à Maurice Chappaz
Sierre, le 9 juillet 1942

Maurice chéri, je m'ennuie de toi. Tu me sembles si loin maintenant ! J'aime trop ta présence pour apprécier l'absence. Dire qu'autrefois je vivais surtout pendant l'absence, avec ceux que j'aimais. Je les savourais de loin, je confectionnais mes amours avec la même patience éternelle que je mettais à coudre mes pantins, et comme eux je les parais de velours, de plumes, de passementeries et je leur peignais des yeux verts étranges.

Avec toi, je n'ai rien besoin d'ajouter, tu es si grandement merveilleux qu'il me faudra des éternités avant de faire le tour de ce pays que tu es.

C'est aussi mon pays, n'est-ce pas ?

Donne-moi la main et tiens-là bien fort dans la tienne, ainsi je ne pourrai jamais.

Tu es mon ami, mon enfant, mon frère, mon père, mon dieu.

Je t'aime et je sais que je n'aimerai plus que toi.

Maurice Chappaz à Corinna Bille
Le Châble, samedi 11 juillet [1942]

Le seul « but dans la vie » pour moi, la seule inégalable satisfaction c'est d'être aimé et je subordonnerai tout à cette passion. J'ai envie de gagner tous les êtres bien que je rencontre, enfants, amis, femmes, personnes déjà âgées et sages, conquérir leur coeur. Je voudrais presque qu'ils donnent leur vie pour moi. Chère Fifon, je me demande quelles seront tes pensées en lisant ces lignes qui ont peut-être l'air sottes. Mais vois combien j'ai besoin d'amour et l'importance que j'y attache et alors si tu savais tout à la fois l'estime, l'amitié, l'amour que j'ai pour toi.

Tu es mêlée à toutes mes pensées, je recrée ton beau visage quand tu arrangeais tes cheveux flottants et dorés, l'autre matin à la fenêtre, je revois le geste assez brusque des bras, j'ai envie de te prendre, te serrer contre moi et de t'embrasser. »

Maurice Chappaz à Corinna Bille
21 déc[embre]

Je crois qu'il ne faut pas s'opposer à ce qui peut arriver. Je n'ai pas d'illusions sur les soucis et les difficultés nombreuses et de tout ordre que cela nous procurera. Mais je ne peux me résoudre à perdre cet enfant (si c'est le cas), par ailleurs j'en ai une véritable joie et je suis très content, cela n'a rien à mes yeux d'une banale aventure dont on a moitié honte et moitié pitié et c'est pour cela et non par crainte morale que je t'assure de toute mon affection et te dis oui, si tu me demandes de choisir, parce que je t'aime et t'estime et que cela me semble assez merveilleux d'avoir une petite fille (de toi) même et surtout pour un poète errant.
Je t'embrasse

Maurice Chappaz à Corinna Bille
jeudi 14 janvier [1943]

Je suis abattu et très triste : je n'ai su t'apporter assez de joie pour tout compenser, au moment où je t'aimais le plus j'ai failli te perdre. Que le vent ait soufflé plus fort et tous mes rêves peut-être s'effondraient. Cela peut-il être vrai ?

Je t'ai écrit aujourd'hui toute la journée plus de dix lettres pour te dire combien je t'aime, tout ce que tu es pour moi – d'unique. J'ai brûlé ces lettres impuissantes.

Ne me crois pas toujours aux aguets d'autres choses. Souvent j'ai été absolument enivré par toi et je dirais plus : j'ai connu parfois la perfection que je souhaite sinon pourquoi t'aimerais-je ? Pourquoi estimer ton amour aussi précieux que la vie ? Cela penses-tu n'est pas durable, cela le serait si ce n'était pas la perfection et je n'aurais aucun côté cruel si je ne savais pas l'apprécier mais une chose est durable, douce aussi et bien digne du grand cœur d'une femme et chaque minute de cette existence que sans amour je préférerais quitter, je la révèrais en toi : l'assurance que tu m'as donnée de m'aimer malgré tout, en cherchant la Grande Princesse de Tripoli j'avais miraculeusement rencontré une amante et comme une protectrice de l'âme à la fois, plus heureux que ces poètes qui n'ont joui de la tendresse des Laure et des Béatrice car elles étaient insaisissables, des images rêvées plus des créatures humaines.

Ne veux-tu plus être tout pour moi ? Comment te dire de ne pas t'attacher à ces paroles cruelles, à des écarts éventuellement possibles mais d'un ordre inférieur de ma nature, à n'importe quoi même qu'à ce que je veux placer en toi (uniquement en toi) pour toujours, aux belles actions que je veux faire pour toi, que je ferai, à la puissance bien plus forte que les contraintes qu'a sur moi le fait de te rendre un peu triste qui rend presque ce débat inutile...

Chère et bonne Fifon, ne me fuis pas, ne me dérobe pas le paradis après me l'avoir donné, la figure idéale parmi toutes les représentations de la terre à laquelle j'ai tant de fois fait appel en dedans de moi et qui console des autres imparfaites.

Accepte-moi comme je suis, je t'aime follement, pour te faire plaisir, je pourrais accomplir des choses extraordinaires c'est même pour moi une manière d'être heureux.

Je ne sais plus que t'écrire, que tu peux te fier à moi dans les jours heureux ou malheureux mais cela toujours même tu me privais de ton amour.

Je t'aime, je suis désolé une seule chose pourrait me faire du bien c'est d'être dans tes bras.

Maurice Chappaz à Corinna Bille
[25 mars 1943]

[...] Emporter de cette vie une certitude dans l'ordre d'aimer est mon unique but.

Corinna Bille à Maurice Chappaz
Chandolin, 19 juin 1943

Au sujet d'appartements

[...] Mais je vois que, de toutes façons, nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble plus de quelques jours.

J'en ai parlé à papa qui y songeait depuis longtemps. Il me le louerait 20 à 30 francs. Cela me semble assez beau, à condition que je puisse y vivre libre avec qui je veux et qu'on me laisse en paix. Serait-ce possible ?

Maurice Chappaz à Corinna Bille
Fionnay, le 7 nov. 1943

[...] Eh bien par moments oui je suis heureux, lorsque je me trouve dans certains de ces endroits sauvages dont je t'ai parlé, l'ambiance de ces lieux désolés me comble, un but, un vague prétexte à errer me suffit. Autrement par exemple quand je suis à Fionnay bien que très libre la vie militaire me pèse. J'en ai assez de l'uniforme. On respire un air. Ah ! une autre vie, un autre travail. Or au point de vue d'écrire la poésie est morte ici. J'en souffre.

Maurice Chappaz à Corinna Bille
Le Châble-Valais, 10 mars 44

Chère Fifon,

Le pouvoir de cette lettre est sans doute bien frêle mais je voudrais te dire que je t'aime de tout mon coeur, passionnément.

Je suis très triste. Je me sens parfois presque aussi seul qu'à cette époque de l'enfance où j'en ai tellement souffert. Pouvons-nous nous aimer, nous comprendre ? Avec quelle anxiété je me pose cette question, je l'ai si désespérément désiré, alors et toujours. Parce que je manquais d'affection je souhaitais souvent quand j'étais un petit élève que nous pourrions tous. Maintenant j'ai été comblé, j'ai été aimé par toi, pour beaucoup je fus leur meilleur ami, quelques-uns de mes parents se dévouent pour moi. Quel besoin d'être aimé j'ai eu ! Je songe à ce que je pensais d'une femme. L'amitié aussi de n'importe quel misérable me semblait digne et précieuse.

Perdrais-je ce qui devrait être éternel ? Mes amis iront leur chemin et changeront. J'ai remarqué bien des choses. L'amitié ne préoccupe plus Peiry et Rossa, le plus sûr à cause de la poésie, sait apaiser et ne lâchera plus sa sécurité intérieure. D'autres se limitent ou oublient. Moi je suis victime de tous les remous. Et quand après t'avoir quittée je crois ne mon propre bonheur et que je suis mis soudain en face d'un tel danger qu'une rupture je ne puis m'en rendre compte tout à fait d'abord puis je ne peux plus vivre ; c'est une chose que je ne pourrais, sais-tu, supporter deux ou trois fois de file. Cinq, six jours après comme aujourd'hui je suis abattu par le cafard.

Chère petite Fifon, même si tu souffres, hélas, de mon comportement, veuille ne pas juger mon amour comme un méchant arbre à couper.

Oui je doute de nouveau d'une simple joie possible alors que je suis fait pour cela, pour dominer ma peine et aimer sans trop de souci le monde. Je souffre de toi, de tous ceux que j'aime justement parce que je les aime. Je pourrais te dire encore combien cela me déchire d'être indélicat comme je le suis souvent avec ma tante Julia si gentille et si bonne. Aujourd'hui par exemple. Tout cela à cause de mon caractère sauvage, de mon avidité, des plans différents de la vie et de la poésie. Eh ! bien, pense ce que tu veux, parfois au moment même où je suis vilainement rude, et je le sais assez, je l'aime tendrement au-dedans de moi.

Peut-être que je suis un peu comme cela avec tout le monde. Il faut me pardonner ou me quitter. Mais ma reconnaissance et mon amour seront véritables et infinis. A qui m'aimera et m'aidera toujours je donnerai tout et c'est seulement le meilleur de moi qui compte.

Je t'aime, adieu,

Maurice.

Corinna Bille à Maurice Chappaz

Lausanne, le 10 mars 1945

[...] Je t'avouerai que j'ai une certaine sympathie pour ton père, d'abord parce que c'est ton père, ensuite parce qu'il a un côté impulsif et pitoyable plus proche de ce que je peux comprendre que l'orgueilleuse ironie et la prudence inconfortable de ton oncle. Cela, sans s'illusionner sur beaucoup de points. Et aussi parce qu'il a été très parlant avec moi. Le soir, en revenant de Glérolles, j'ai trouvé dans ma chambre un féérique bouquet d'oeillets rose pâle, avec un petit mot de lui. Et je te dirai encore que les oeillets sont très rares.

Voici comment il m'a présenté les choses. Il te cherche une sinécure, c'est-à-dire une situation plus officielle que réelle, qui te demanderait peu de temps, te laisserait plusieurs mois de liberté par année, et serait peut-être même un prétexte pour toi de voyages à l'étranger. Il ne s'agit plus de vignes ni de campagne, ce serait des tâches où je pourrais, moi à la rigueur te remplacer. Cela serait très bien payé. Il m'a cité des chiffres 8 à 9000 par an. Il ajoutait : « Et nous ferions le reste ». Il disait aussi « Entretenir totalement, cela m'est impossible vis-à-vis des autres enfants. Mais je puis faire une partie ». Il a encore ajouté que les tantes et eux nous aideraient beaucoup plus volontiers si nous étions mariés qu'autrement.

De mon côté, je n'ai pas répondu grand-chose, mais à toi je dirai ceci. Avec une maison, une servante et près de 1000 fr. par mois, je crois que nous pourrions très bien vivre.

D'autre part, je constate ceci : seule avec Blaise et l'angoisse quotidienne de la vie matérielle pour moi, les petits articles à écrire, entre le ménage qu'il me faudra quand même faire pour B. et moi, des rapports assez difficiles avec mes proches (excepté Mamita) et ta famille, ou bien

un train de ménage assez grand, mais bien secondé par une bonne, et plus joyeux aussi à cause de ta présence, une vie très remplie, mais sans l'angoisse du lendemain, de ces deux existences je préférerais à présent la seconde.

Mais il y a en toi, ton besoin d'errances, de liberté totale, de fantaisie absolue et tout cela je les comprends très bien puisque je les éprouve moi-même. C'est pourquoi, je pense que si peu que ce soit, tu n'accepteras pas la moindre attache.

Quant à moi, attachée autant dans l'une que dans l'autre des deux solutions, je te dis que maintenant j'accepterais la seconde, cas échéant. Je dis « maintenant », car avant je pensais un peu

différemment, mais mon dernier passage à Sierre m'ayant permis d'entrevoir des perspectives non prévues au sujet de notre vie future (entre autres cette apparence d'amitié et non d'amour que nous serions obligés de créer entre nous, cette solitude presque totale) j'en suis un peu moins enchantée. Toutefois, s'il faut la vivre, je ne dramatiserais pas et j'espère que tout ira quand même pour le mieux.

Corinna Bille à Maurice Chappaz
5 octobre 1945

[...] Cette nuit, j'ai fait un étrange rêve. Je me trouvais avec Charles-Albert [Cingria], vêtu et fardé comme une grande coquette (chapeau vapoureux dans le genre de celui d'Anne-Marie) et qui me témoignait une amitié pleine d'affection. Il me traitait en vieille amie. Moi je portais des pantalons d'homme sous ma robe !... Nous parlions de papillons. Pour l'émerveiller, je lui ai dit, sans en être bien sûre, qu'il existait un papillon si transparent qu'il en devenait invisible, qu'on se sentait heurté par lui sans le voir.

Corinna Bille à Maurice Chappaz
Le Châble, 18 janvier 1946

[...] J'ai l'impression de plus en plus que je vivrai beaucoup seule avec les enfants, aussi j'essaie de prévoir dès maintenant ce que sera cette vie. A toutes ces raisons, la maison de Rarogne semble répondre favorablement. Chambres en nombre suffisant, possibilité pour toi de t'isoler à Wasserleite ou à Geesch. Naturellement, je pense que tu feras comme tu le jugeras le mieux, mais je voulais quand même te dire les obstacles que je voyais. Je voudrais tant une fois avoir une chambre à moi où je pourrais mettre mes affaires. Depuis des années tout est dispersé et je dois vivre chez les autres. Et si vraiment je dois vivre beaucoup seule, il vaut mieux prévoir les choses d'une façon pratique. [...]

Maurice Chappaz à Corinna Bille
Simplon [début mars 1947]

[...] J'ai lu avec assez d'amertume le jugement de ton père sur moi, à propos de notre mariage. Si cela saute aux yeux qu'au point de vue matériel cela peut être néfaste et qu'en effet ni mon attitude, ni mes dires n'ont caché les difficultés d'une position d'écrivain qui nous est commune ; je tâche d'y parer en t'apportant et les biens que je pourrais recevoir et un travail pratique s'il me laisse une moitié de la vie. Quant au moral, je voudrais bien savoir en quoi néfaste : je voudrais être pour toi, chère Fifon, le meilleur ami, pour les écrits et pour le reste. Je sais que je puis être, très, très faible sur le chapitre des mœurs mais je considère le mariage, et je te considérerai toujours comme une chose sans partage, un lien sacré que je veux établir uniquement parce que je t'aime (malgré tout le « néfaste »). J'ai de la peine à obéir à une loi mais je la reconnais. Aie du coeur pour moi. Les jugements de la partie si moraliste de ta famille, René-Pierre, ton père, qui sait encore..., m'enlèvent toute trace d'estime ou d'amitié et définitivement de ma part. Qu'ils se jugent d'ailleurs eux-mêmes, en tout, et qu'ils jugent leur mariage ou leur attitude dans le mariage plutôt que de jeter leur mauvais sort sur le nôtre et sur nos relations.

Corinna Bille à Maurice Chappaz
Le Pradet (Var) [28] juillet 1950

[...] C'est ce jour-là que j'ai fait la connaissance des pêcheurs à la pêche sous-marine. Ils portent un masque et, aux pieds, d'étranges palmes en caoutchouc. Leur arme, c'est un trident mû par un système d'arbalète qu'ils appellent la fouine. Je les voyais plonger au coeur des vagues et se jouer d'elles comme des poissons. Leur audace, leur entrain m'émerveillaient. L'un d'eux s'est approché de moi et nous avons parlé. Il m'a dit combien c'était beau sous la mer, il m'a décrit les poissons, leurs mœurs, avec un sens tellement juste et profond de la nature que, depuis, nous sommes restés amis. Il sait que j'ai envie de coquillages et d'étoiles de mer, il m'en rapporte. Il me fait voir le dangereux bec noir au coeur des poulpes, leurs énormes yeux ; les arêtes empoisonnées des rascasses orange ; il me met dans les mains de magnifiques poissons morts au reflet d'or. Il m'enseigne à manger des oursins, à même la coque, sur la plage, tout vivants.

Pour eux, je suis la femme du Nord, et ils ont une admiration sans bornes pour mes longs cheveux blonds que je laisse libres, pour ma grande taille, et ma manière de parler, avec beaucoup d'accent, disent-ils... Je ris parfois à en perdre le souffle.

Eux sont tout petits, noirs, extrêmement minces et musclés, sans hanches ni postérieurs, mais forts des épaules, du buste. Ils parlent le provençal aussi bien que le français. Ils sont intelligents, virils et merveilleusement sensibles. Je ne parle pas de la classe des bourgeois en short ; ceux-là sont plus épais, plus vulgaires aussi je pense. Ceux que j'aime sont du peuple, pêcheurs, petits paysans, petits ouvriers, le tout en même temps. Ils sont fervents communistes, d'ailleurs. En automne, ils vont pêcher perdrix, lièvres, lapins dans la grande forêt de Pierrefeu au Massif des Maures. Ils vont à toutes les fêtes (chaque fête dans chaque village ici dure cinq jours) et dansent aussi bien que nos danseurs des fêtes du Rhône ; entre autres, la valse du Midi à petits pas ; la tête m'en tourne quand je les regarde !... C'est terrifiant. Ils croient qu'en Suisse tout le monde a les yeux bleus. Ils trouvent ça magnifique les yeux bleus. Moi, je leur dis que là où j'habite il fait plus chaud qu'ici, qu'il y a des cigales, des figuiers de Barbarie, beaucoup de vignes, mais des montagnes si hautes qu'elles arrêtent tous les nuages. Je ne leur dis pas que les Anniviards leur ressemblent un peu ; ce qui me permet peut-être de si bien les comprendre.

Enfin, tu vois. Je ne m'ennuie pas. Je me repose merveilleusement bien. [...]

Maurice Chappaz à Corinna Bille
[Sion, 14 septembre 1953]

[...] Cependant je t'ai sans cesse à la pensée (même quand je suis sombre et acrimonieux) comme le plus beau, le meilleur don que j'aie reçu de la vie. Vraiment quand je te vois, à certains instants tu m'apparais si belle avec un port de reine, riche de tout ce que j'aime, et féconde et bonne. Oh ! Fifon tu es toujours dans mon coeur, tu inspires en moi les meilleurs élans. Et je traduis tout ça avec une mauvaise rudesse ! Pardonne-moi encore. Je t'aime, je t'aime et j'espère mieux vivre pour être heureux avec toi. Je t'embrasse bien fort, je pars en pensant à toi et avec à l'esprit encore une œuvre que je me sens capable de faire pour peu que je vive à ma mode (ce que les membres de ma famille ne peuvent comprendre) en contact avec le peuple, les villages du Valais et sans mettre l'argent dans ma première idée du matin, oui une œuvre capable de durer toujours, plus accessible, plus vaste, plus large que le Testament, dix fois plus. Je rendrai mille fois les misérables gestes d'argent ou de terrain que l'on peut m'accorder et vis-à-vis de quoi je passe pour un monstre et un ingrat. Tu vois je souffre mais je t'aime, comme la meilleure femme et le meilleur des amis. Je t'embrasse ma chère Fifon.

Maurice Chappaz à Corinna Bille
[septembre 1953]

[...] je ne pourrai jamais gagner assez d'argent, je ne m'adapterai jamais à un emploi. Mais et je te l'ai dit et je le sens toujours vivement je suis capable de créer une œuvre très belle, plus grande que je crois parfois quand je borne mes ambitions au Valais, à la Suisse romande. Et cela se concilie mal avec mes autres devoirs. C'est pourquoi je romprai avec la famille (pas toi, ni les enfants, mais Bagnes, Martigny), matériellement je laisserai les enfants, tout en me souciant d'eux et en les guidant comme je pourrai si j'en suis séparé. Pour toi, je crois que je pourrai toujours t'aider et que nous nous trouverons souvent ensemble et que nous vivrons mieux, liés d'ailleurs par la même destinée, la même nécessité.

Corinna Bille à Maurice Chappaz
Veyras, 28 août 1962

Mon cher Maurice chéri,
Tu m'as rendue très heureuse cet été, et j'espère que ce bonheur durera encore cet hiver. Voici ta correspondance.
Toutes mes excuses au sujet de la mystérieuse Lucienne, mais j'ai cru réellement que c'était de Clavien. Et j'ai ouvert par curiosité, mais j'ai eu un peu froid dans le dos...
[...]

Corinna Bille à Maurice Chappaz
Lavey-les-Bains, 13 sept. 64

[...] A part cela, j'ai eu des moments de tristesse assez insupportables. Je sens parfois les ponts s'effondrer sous moi de tous côtés. Mais je pense avoir passé ma plus mauvaise année (je l'espère). C'est le contrecoup de l'an dernier qui me fut terrible. En réfléchissant, je m'aperçois bien que si j'ai pu envisager assez gaiement (même très gaiement parfois...) tout le reste, ton grand amour pour [U] m'a donné un véritable coup d'assommoir dont je ne suis pas remise. C'est ainsi et c'est inutile de vouloir essayer de croire le contraire. Ceci pour te dire que j'aurai encore des jours difficiles. Rien ne pourra plus jamais être comme avant... Avant, malgré bien des petits ennuis, humiliations et colères, je retrouvais toujours un bonheur réel. J'avais une place bien à moi dans la vie. A présent, il me semble que je ne l'ai plus. Je n'ai jamais été aussi désaxée que maintenant. Ceci explique des réactions violentes de ma part, que tu détestes et que je déplore aussi. Enfin, je ne veux pas désespérer. Peut-être que l'année qui vient sera meilleure.

Maurice Chappaz à Corinna Bille
[17 septembre 1964]

[...] Puis sur un autre point l'amour : j'ai eu pas mal de faiblesses. Je comprends qu'on en souffre. Mais j'ai tâché toujours d'être fidèle à la fois à une vérité religieuse qui me semblait malgré tout incompréhensible et au moins secrètement et non superficiellement à un choix : toi, la foi que j'ai eue en ta valeur, en notre union je l'ai toujours mise avant tout. Je n'ai d'ailleurs pas séparé cette

vérité-là, cette réalité naturelle de l'autre.

Je ne me prétends certes pas sans reproches. On peut même m'accabler on n'a qu'à énumérer les faits (et en oublier d'autres aussi).

On n'a qu'à ne pas tenir compte comme j'ai voulu t'aimer, tout de suite, toujours et « voulu » avec amour et je ne m'en suis jamais dédit. Pratiquement on ne peut pas dire que j'ai une liaison normale, véritable, même courte.

Ce n'est pas un hasard.

Mais on peut tout juger et exclusivement d'une façon raide, avec des lunettes noires.

[...]

Cette remise en cause continuelle depuis plus longtemps que l'année passée de ce que nous avons en commun brise un lien.

Je t'écris cela parce que j'accepte tous les reproches mais que celui-là m'entraîne ailleurs même si c'est misérable.

Je voudrais que tu ne penses pas cela mais s'il le faut la rupture pour que chacun connaisse sa vérité... C'est la dernière fois que j'essaierai de te persuader du contraire. Chaque jour je me suis répété ce que tu m'as dit – Et je t'aime.

Je te salue bien

Maurice

Corinna Bille à Maurice Chappaz

[Abidjan, 25 mars 1970]

Cher Maurice, je continue ma lettre. Je crois que si je me plais tant en Afrique cela vient de ce que c'est une civilisation paysanne. Presque tous les Noirs qu'on rencontre, même à Abidjan, ont cultivé ces petits champs de manioc, de maïs, de bananiers, pris à la forêt ou dans les savanes. Tous ont connu les lions, les tigres et les gros serpents et les rites d'initiation. Les femmes aussi sont très belles, d'une élégance bouleversante dans leurs draperies qui les moulent et leur tombent toujours jusqu'aux pieds. Parfois une épaule est nue : dans le Nord beaucoup vont les seins nus (mais alors c'est comme en Europe : des beaux et des laids). Mais elles ont toutes une grâce étonnante : elles sont assez effrontées parfois mais aussi réservées, pudiques. J'ai surpris des regards admirables.

Ce que j'aime encore ici, c'est que grâce au français, langue officielle, on peut communiquer. Cela facilite les choses – les dialectes africains changent d'un village à l'autre, entre eux à moins d'être de la même région. Les Noirs parlent français et parfois se vouvoient, tandis que le tu s'emploie entre Blancs et Nègres. On est dans un gratte-ciel, mais on entend chanter le coq et le coucou, et dans l'appartement courent les petits lézards. [...]

Corinna Bille à Maurice Chappaz

Korhogo, lundi de Pâques, 30 mars 1970

Mon cher Maurice,

Nous voici au coeur d'une civilisation paysanne, l'air sent bon le foin, les villages ont exactement l'odeur de Chandolin, l'odeur du bois qui brûle sous les marmites noires des femmes posées sur des pierres, l'odeur des vaches maigres, l'odeur aussi de la terre rouge. La terre est toujours rouge, les villages sont rouges, je les aime, je me sens bien parmi ces cases rondes, ces minuscules

tours rondes aux toitures de chaume qui sont les greniers. D'abord en les voyant de la route, ils m'ont fait peur, j'apercevais de superbes guerriers, des femmes nues, jamais je n'aurais osé les photographier, en général ils ne veulent pas, ou bien ils demandent : cadeau ? Maintenant nous avons pénétré dans celui des tisserands, avec leurs petits métiers pas plus larges que la main, mais la trame a au moins vingt mètres, ils tissent des bandes qu'ils cousent ensemble ensuite. Puis, ce matin, nous sommes allés dans le village des peintres. L'artiste du village aux jambes atrophiées peignait par terre à l'aide d'un petit poignard courbe, qu'il trempait dans une mixture noire, des salamandres, des tortues, des hommes masqués, des poules, sur du chanvre blanc. On leur a acheté deux pièces. Ensuite, revenus à Korhogo qui est un grand village, avec des places désertiques qui, me dit Blaise, rappellent la Turquie, il a palabré pendant une heure chez le marchand de sculptures. Sais-tu que j'admire beaucoup Blaise, il sait bien parler aux nègres, et un Bagnard c'est encore plus roublard qu'un nègre. Il y avait là, parmi beaucoup de fabrication (tu imagines les innombrables masques faits pour les touristes, quand les anciens véritables sont dans les musées ou ont été brûlés par les prêtres harristes ou les musulmans, car la moitié du pays est convertie à l'islam et j'ai vu déjà plusieurs mosquées...) mais il y avait là quand même quelques pièces intéressantes. Blaise a choisi une admirable tiare de la Sierra Leone, des louches, des masques en bronze (ils deviennent rares) et un peuple de femmes, quatre, servant à boire de l'eau et quelques objets entre autres, un vieux tambour d'appel. Moi je suis tombé en arrêt devant deux statues du Nigéria (du Béin) : l'homme et la femme. J'adore ce couple, je ne puis me lasser de la voir. [...]

Ah ! Mon cher Maurice, je ne cesse pas depuis mon arrivée en Afrique d'être violemment heureuse. Tout dépasse ce que j'imaginai et le climat me convient parfaitement. Ici, c'est plus ses, j'ai souvent très soif (37° à l'ombre) mais il y a un peu de vent, mon corps s'épanouit dans cette chaleur et de temps à autre on va sous la douche. Ici, ce n'est plus le climat équatorial humide d'Abidjan, que je supportais très bien aussi, mais le climat tropical, et c'est le moment le plus sec de l'année. Pour venir, nous avons mis neuf heures d'auto sur d'assez bonnes routes, toujours rouges dès qu'elles ne sont plus asphaltées mais parfois très « tôle ondulée » et parfois aussi elles ont des trous, c'est dangereux, mais ces trous sont bien signalés par des arbres qu'ils plantent là pour avertir et alors on fait attention. [...]

Maurice Chappaz à Corinna Bille
Téhéran le 16 septembre 70

Chère Fifon,

[...] Voilà les nouvelles, pour le moment je me porte fort bien : je n'ai manqué qu'un jour ma culture physique quotidienne et je supporte les cahots – je ne bois aucune boisson froide ; comme fruits je mange pommes et oignons crus. Le soir de l'eau filtrée avec du cognac et du vin si j'en trouve, chaque jour un yaourt régulateur, du thé.

La route :

1ère étape Trieste : Vu les parages de Caorle. De l'autoroute les collines de Vérone m'ont plu. Surtout le plaisir de l'envol.

2e étape 100 km avant Belgrade. Les tournesols qui se réveillent par centaines de milliers et se tournent tous vers le soleil. La brume de la Save, de la plaine. Pensé au Cornette Rilke. Ça sentait la Hongrie.

3e étape Skopje.

Flânerie des gens à Belgrade,
Mais interminables,
Camion de grenades rouges comme un char de carnaval.
Premières femmes musulmannes en bouffants. Gitans.
4e étape Xanthi.

Très belle vieille Serbie. C'est-à-dire la Macédoine serbe avec un vin rouge qui chante un peu fort. Et les villages ! Par exemple un village de cinq mille habitants avec sa mosquée et quelques familles turques, les anciens conquérants serrés autour, le marché immense, comme une fête à l'alpage. Saleté et beauté, mais je ne sens pas le microbe, un vieux professeur de français vend des chapeaux de paille, on mange du chachlick, les bêtes circulent librement, l'oeil fier de tout le monde.

Puis la Grèce : le vin blanc à goût de térébenthine et les salades : oignons et fromage salé à l'huile, bien sûr : la finesse des attitudes et la prise de contact, une familiarité fine, légère. Je me baigne dans la mer très salée.

5e étape Istanbul.

Le dernier pays grec très beau, très sauvage : un mélange de Finges avec Rhône, de Rottensand, de campagnes vieux Rarogne. Des petits ânes qui courent comme des lièvres, tirent des charrettes énormes. Un cortège d'hommes à cheval. Maïs. Tabac. Blé.

Quelle fraîcheur verte le tabac !

Puis le plateau turc plus âpre ou plus monotone où l'on croise déjà (!) des chameaux. Je me demande s'il n'y a pas une entreprise touristique... On fait les moissons, les gerbes aplaties au traîneau ou au rouleau. L'onctueux premier yaourt.

Istanbul très jours. J'ai aimé le pont qui tremble de Galata et son fourmillement de poissons et d'hommes. Des bières, des cafés. Les narguilés. Le soir c'est le déluge très doux des brumes de couleurs. Tout est doré. Tout est violet. La ville est si bruyante qu'elle nous assomme. Je me suis limité à la Mosquée bleue et au Bazar. Ce qui est turc oscille tout le temps entre la brutalité, la cordialité, la curiosité. Tous forts. Petits ou grands, tordus, difformes. Taillées ou plutôt dégrossis à coups de hache par des myopes. Les rues : aucune règle de circulation, les autos foncent ou tournent à fauche ou à droite (ça n'existe pas) comme des buffles. Et l'odeur : une puissante haleine d'excréments et de petit lait très aigre.

6e étape Ankara

La ville est propre, nette, construite très au large sur des collines sans guère d'intérêt sinon qu'il y a une volonté d'hygiène et d'ordre.

En route un beau paysage varié : mi-désert, mi-alpage, mi-forêt, fermes à volailles nombreuses.
[...]

11e étape. [...]

Les couleurs changent en Iran. Les montagnes s'éloignent, la plaine s'élargit toujours plus. La « culture » se raréfie. Elle existe soudain. On fait des reportages sur les vignes. Car il y a des vendanges et deux cent mètres après les vignes : les chameaux qui paissent des sortes de chardons. Mais j'ai parlé des couleurs : elles ressemblent à des taches de parfum, roses, jaunes, bleus. Ce sont des montagnes voilées comme des visages de femme par la poussière qui est la brume du désert. Le vent la souffle.

Les gens changent aussi : plus bruns, moins indiscrets, plus tristes et plus rêveurs.

Les Turcs ressemblent tout à fait à des taureaux sans pedigree de la race d'Hérens. Les Iraniens sont plus féminins. Ils semblent dormir debout parfois. Ils seront plus raffinés et plus menteurs.

Je ne visite pas la ville : elle est très occidentalisée en surface. Il faudrait aller au fond des échoppes. Il fait très chaud. Je mise tout sur Kaboul. Je me repose et j'ai hâte qu'on file. On passera par la mer Caspienne. On s'est donné rendez-vous à Hérat avec Lovay et je t'écrirai de là encore avant Kaboul.